

Bijlage VWO

2011

tijdvak 2

Frans

tevens oud programma

Frans 1,2

Tekstboekje

Les universités s'équipent contre la hausse de la triche



Les campus américains seraient peuplés de nombreux tricheurs. C'est ce qu'affirment deux études réalisées auprès de milliers d'étudiants. Elles concluent que près de deux tiers des étudiants ont triché lors d'un examen. Et qu'un tiers d'entre eux recopient des textes trouvés sur le Web pour réaliser leurs devoirs. En réaction, pas mal

d'universités se sont équipées d'un logiciel qui traque les «emprunts» dans les travaux. Baptisé Turnitin, le programme s'appuie sur une base de données de 22 millions de devoirs, rapports, articles et textes en tous genres. Et il les compare aux copies qui lui sont soumises. Plusieurs associations d'étudiants se sont élevées contre le recours à cet outil. Pas pour défendre le droit à la triche, disent-elles, mais parce que Turnitin envoie automatiquement les devoirs qu'il analyse dans sa base de données. Ce qui pose le problème de la propriété intellectuelle. En France, une entreprise a lancé un produit similaire à Turnitin. Les établissements peuvent le commander sur Internet (www.compilatio.net).

Les Français et la lecture



(1) Voici des chiffres qui devraient faire impression. Selon un sondage TNS-Sofres, la France, cette «nation littéraire» entre toutes, aurait perdu le goût de la lecture. Jugez-en donc: un tiers de nos compatriotes lirait moins de cinq livres par an. Pire: un autre tiers n'en lirait absolument aucun! Un constat accablant que Serge Eyrolles, président du Syndicat national de l'édition, tient pourtant à tempérer: «Il est difficile de faire une lecture de ces chiffres de façon globale, sans connaître les résultats de chaque tranche d'âge. Mais c'est vrai que nous avons connu par le passé quelques générations qui ont délaissé la lecture pour d'autres activités.»

(2) N'en déplaise aux prophètes du déclin français, cette relative désaffection à l'égard de la lecture n'a en effet rien d'un phénomène récent. Menée depuis près de trente ans, l'étude TNS-Sofres montre ainsi que la proportion de non-lecteurs dans notre pays est restée quasi stable depuis 1981. Sur la même période, le nombre de «petits lecteurs» (moins de cinq livres par an) a en revanche progressé, au détriment

des «grands lecteurs» dont le nombre ne cesse de diminuer. A l'heure actuelle, seulement 15% de la population française lit plus d'un livre par mois. «C'est une évolution compréhensible, analyse Serge Eyrolles. Il y avait par le passé davantage de gros lecteurs car il n'y avait pas ou peu d'autres loisirs.»

(3) Premiers concernés par cette éventuelle désertion, les éditeurs français ne semblent pas pour autant céder à l'alarmisme. Et préfèrent insister sur la remarquable santé du livre, qui résiste plutôt bien à la crise économique: en pleine débâcle financière, le chiffre d'affaires des éditeurs de romans et de bandes dessinées a même connu une hausse. «En période de crise, les gens optent pour un retour aux vraies valeurs, avance Serge Eyrolles. Et le livre fait partie de ce cœur de patrimoine. De fait, beaucoup de gens se remettent à lire aujourd'hui, notamment parmi les jeunes.» Ajoutons à cela le succès colossal du récent Salon du livre de Paris et l'on comprendra pourquoi la lecture dans notre pays a sans doute encore quelques motifs d'espérer...

Les Pays-Bas inventent la banlieue flottante



(1) Rudmer, 8 ans, déboule sur la terrasse et plonge dans le plan d'eau en éclatant de rire. Sous l'œil amusé de ses parents, Petra et Germ, Rudmer remonte sur la terrasse et replonge aussitôt, jamais lassé par ce jardin aquatique sur lequel repose leur nouvelle maison.

(2) Avec ses cent soixante-dix mètres carrés répartis sur trois étages, la résidence flottante de la famille Boersma, à Leeuwarden, cité fluviale du nord des Pays-Bas, n'a plus rien à voir avec les petites barges, péniches et autres «houseboats» aménagés en espaces de vie le long des canaux d'Amsterdam, de Rotterdam ou ailleurs. Depuis quelques années émergent dans tout le pays de vraies villes sur l'eau, et même de vastes projets d'urbanisme aquatique au design avant-gardiste.

(3) Autre trouvaille, et non des moindres: la maison n'est pas amarrée à la terre comme une péniche à son quai, mais coulisser le long de pilotis profondément enfoncés sous l'eau. En cas d'inondation, elle peut s'élever de plusieurs mètres sans danger. Un sacré argument de vente dans un pays où

depuis longtemps le rapport à l'eau 6. Défier les flots, dompter les assauts de la mer est, aux Pays-Bas, une question d'identité culturelle, voire de fierté patriotique. Le pays le plus densément peuplé d'Europe après Malte est tout entier recouvert d'ouvrages d'art destinés à assécher les lacs, à contenir les fleuves et à faire reculer la mer.

(4) Ponts, écluses, barrages amovibles et stations de pompage ont été bâtis par milliers, illustrant le combat que les Néerlandais livrent contre l'eau depuis des siècles. Les inondations de 1953, qui firent plus de 1800 victimes, ont marqué les esprits. Les violentes crues du Rhin et de la Meuse aussi, qui, en 1993 et 1995, ont provoqué l'évacuation de centaines de milliers de personnes. Et amorcé une prise de conscience des Néerlandais face au nouveau risque lié à l'eau, sous l'effet du changement climatique. De quoi inquiéter un peuple habitant un territoire aussi exigu que vulnérable.

(5) L'eau est partout: un cinquième du pays est formé de lacs, rivières ou bras de mer. Et, avec une altitude minimale

de moins 6,74 mètres, un quart des
60 terres, y compris la capitale, Amster-
dam, se situe au-dessous du niveau de
la mer. Protégées par des digues
gigantesques, ces régions fragiles
abritent 60% de la population et
65 produisent près des trois quarts du
produit national brut... Sacrés Bataves!
(6) «Dieu a créé la Terre, nous avons
créé les Pays-Bas», affirme un vieux
dicton national, comme pour rendre
70 hommage à un peuple qui, depuis
toujours, a bataillé avec la nature et
façonné son territoire. Mais aujour-
d'hui, les Néerlandais ont changé. Ils
apparaissent désormais résolus à
75 laisser l'eau là où elle se trouve, plutôt
que de la repousser toujours plus. Au
lieu de se construire contre la mer, le

temps est venu de se construire avec la
mer.

80 **(7)** La vogue des maisons flottantes
illustre bien ce changement des men-
talités. Récemment encore, l'économie
de l'immobilier flottant était embryon-
naire, répondant aux lois d'une offre et
85 d'une demande modestes. Seuls y
goûtaient des initiés, qui passaient au
pire pour des marginaux, au mieux
pour des artistes. Désormais, des
décisions municipales sont prises pour
90 aménager des plans d'eau susceptibles,
à terme, d'être habités. Quelque
cinquante projets urbains aquatiques
ont vu le jour à travers le pays depuis
une dizaine d'années. Et ce n'est qu'un
95 début.

Bienvenue chez les Frenchies

Pires touristes au monde, les Français jouent l'hospitalité à domicile. Plusieurs réseaux sociaux proposent contacts et activités aux étrangers de passage.



- (1) Elus «pires touristes au monde» dans un récent sondage, les Français font des efforts à domicile pour améliorer leur cas. Depuis deux ans, des réseaux de bénévoles s'organisent dans les grandes villes, afin d'offrir aux étrangers la possibilité de se connecter avec l'autochtone, en toute convivialité. Les derniers arrivés dans la confrérie se nomment les EnjoYourParis, une association qui propose aux touristes visites de musées, apéritifs, concours de pétanque sur le Champ-de-Mars et cetera.
- (2) «Lors d'un échange universitaire à Sydney, j'avais été frappé par l'hospitalité des Australiens», raconte Guillaume Giler, l'un des deux fonda-

- teurs. «J'ai voulu recréer cette ambiance à Paris. Notre site est une sorte d'anti-Facebook. Nous cherchons non pas à entretenir virtuellement des liens existants, mais à favoriser des liens qui n'existaient pas à l'origine.»
- (3) Chez les Greeters (chaîne d'hôtels), ce sont les offices départementaux du tourisme qui contribuent au financement. Cette autre bande de Frenchies au sourire banane forme un réseau plus fourni et plus ancien. Ses racines se trouvent aux Etats-Unis, plus exactement à New York, où, en 1992, une habitante amoureuse de cette ville décide de la rendre plus accueillante aux touristes.

(4) En France, les Greeters se sont développés à Paris, Marseille, Lyon, et Nantes. Dans la capitale, 3 000 curieux ont déjà goûté au concept, centré sur les balades et les visites insolites. Des quadragénaires, souvent, ainsi que des retraités. Paris compte aussi beaucoup d'expatriés qui, au bout de quinze jours, quand ils ont fait le tour des quartiers branchés, ont envie de voir autre chose. Les grandes écoles reçoivent également de plus en plus d'étudiants pour des séjours de courte durée, qui sont intéressés par leurs activités.

(5) Le tourisme participatif connaît un fort essor depuis cinq ans, grâce à

l'éclosion des réseaux d'échanges – forums, communautés virtuelles – sur Internet. Tout à fait dans le ton écolo-équitable-solidaire de ce début de millénaire, cette nouvelle façon de voyager apparaît aujourd'hui sous des formes variées: échange d'appartements, hébergement gracieux dans un coin du salon appelé *couchsurfing* – 1,3 million d'inscrits depuis 2004... En France, on trouve même un catalogue où figurent les propriétaires de camping-cars prêts à céder un bout de banquette au convive de passage. Qui a dit que le Français a un mauvais caractère?

Nous sommes tous des gitans

Issu d'une famille de gitans piémontais, Jean-Marie Kerwich se définit lui-même comme un «gitan solitaire». Le magazine *Muze* est allé à la rencontre de cet homme sensible, «habité par un poète».



(1) Pouvez-vous nous dire ce qu'est un gitan?

Nous sommes tous des gitans! Nous sommes en chemin et nous ne savons pas d'où nous venons ni où nous allons. Je connais des gens qui ne sont pas gitans et qui mériteraient de l'être et des gitans qui ne devraient pas l'être! Un vrai gitan a un état d'esprit, un code de conduite, une morale que certains malheureusement ne respectent pas. Les gens du voyage regroupent plusieurs tribus, d'origine espagnole pour les gitans de Perpignan, piémontaise pour les gens du cirque. Les Roms aussi sont des gitans. Ils sont chassés de Roumanie et vivent dans un univers très violent. En

fait, il y a des gitans partout dans le monde! Les Eskimos, les Berbères, les Touaregs... sont également des gens du voyage.

(2) Et vous? Quel genre de gitan êtes-vous?

Je suis né d'un père géorgien et d'une mère andalouse. Nous avons un petit cirque avec lequel nous avons parcouru le Canada. Mon histoire est particulière, je suis né chez les gens du cirque mais je n'ai jamais pu m'adapter à cet univers. Je suis un solitaire et j'ai toujours été timide. J'ai pratiqué toutes les disciplines du cirque: le trapèze, le jonglage, l'acrobatie, la magie. J'ai été artiste pendant vingt-cinq ans mais je n'étais pas fait pour ce

métier. Jeune, je rêvais d'être médecin mais, bien sûr, il n'était pas question de faire des études. Aujourd'hui j'écris, même si c'est malgré moi, je suis habité par cette entité de poète. Dans *l'Evangile du gitan*, j'ai voulu raconter sur un gitan qui n'est pas celui que l'on voit habituellement. Il est seul, un peu perdu, il voit des choses, reçoit des pensées et les écrit...

(3) Bien souvent ils provoquent la fascination...

Les gitans fascinent par leur exotisme: les guitares flamencos, les voix autour du feu, la fête, le voyage. La réalité est tout autre. Ils voyagent pour survivre et ils chantent pour exorciser une certaine souffrance. Je n'ai plus beaucoup de contact avec ce monde. C'est le drame des poètes, je suis seul. Je suis stigmatisé depuis que j'écris et j'en souffre. Les gitans savent peu lire, il y a sinon une méfiance, en tout cas un manque d'intérêt pour la culture écrite. Ils ne me considèrent plus comme l'un des leurs, je suis un peu comme le mouton noir... En revanche, pour les Occidentaux, je suis un gitan! Ils me repèrent de loin et dès que j'entre dans un magasin, par exemple, on me surveille pour vérifier que je ne vole pas. Cependant, j'aime bien voir des gitans. Je trouve que c'est un peuple qui a encore beaucoup d'allure, dans sa façon de s'habiller, de se coiffer, etc. C'est quelque chose que les Occidentaux ont perdu en suivant les modes...

(4) Quel est leur rapport avec le monde?

Je ne peux pas renier ce que je suis... Je suis solitaire mais gitan, même si je vis dans un bloc de béton. J'ai quand même gardé une caravane. J'y vais de temps en temps passer un dimanche. Je me sens très proche de la nature, comme tous les gitans. Ils entretiennent le même rapport à la nature que les Indiens d'Amérique du Nord ou les Africains, par exemple, cherchant toujours un arbre pour se mettre à l'ombre, dormir dessous. Ils ramassent du bois pour faire du feu. Il existe un lien très profond entre les gitans et la nature, les arbres, les fleurs, bien sûr, mais aussi les animaux.

(5) Quel est l'avenir des peuples nomades?

Où que ce soit, les Etats les acceptent de moins en moins. Ils échappent à tout contrôle et cela devient compliqué... Quelques gitans se sont sédentarisés mais la plupart survivent dans leurs caravanes. Je ne sais pas si ce peuple est en péril mais en tout cas les défis auxquels il doit faire face sont nombreux. Les gitans n'aiment pas se mélanger, et épouser un Occidental est très mal vu. Les gitans ne veulent pas trop s'ouvrir. Il y a toujours beaucoup de mariages entre cousins. Mais je pense que cette situation va évoluer et je suis persuadé que les gitans survivront. Chez eux, on a toujours su se sortir des situations difficiles: on a l'art de la débrouille!

Le combat d'un orchestre

Dans son livre «La musique éveille le temps», le grand musicien Daniel Barenboïm raconte l'histoire du premier orchestre israélo-arabe, qui joue pour la paix. Extrait exclusif.



«La culture favorise le contact entre les gens et peut les rapprocher et leur permettre de mieux se comprendre. C'est pour cette raison qu'Edward Said et moi-même avons conçu le projet du West-Eastern Divan: c'était une façon de réunir des musiciens d'Israël, de Palestine et d'autres pays arabes comme la Syrie, le Liban et la Jordanie, pour faire de la musique ensemble.

Dès qu'on joue de la musique, il faut faire deux choses très importantes simultanément. L'une est de s'exprimer et l'autre est d'écouter les autres musiciens, composante indispensable pour faire de la musique. Il est 22 de jouer intelligemment dans un

orchestre en se concentrant sur une seule de ces deux choses. L'art de faire de la musique est l'art de jouer et d'écouter à la fois. Ce dialogue inhérent à la musique est la raison principale qui nous a conduits à fonder l'orchestre.

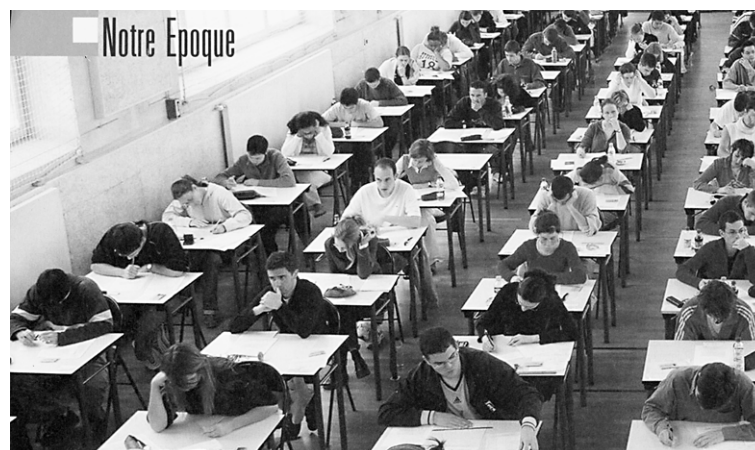
Dans le projet du West-Eastern Divan, le langage universel de la musique devient le lien que ces jeunes personnes nouent l'une avec l'autre. C'est un langage de dialogue continu. La musique est le cadre commun qui fait qu'il est possible d'exprimer ce qui est difficile, voire interdit d'exprimer en mots.

Dans la musique, rien n'est 23. Elle exige un vrai équilibre entre intellect,

émotion et tempérament. Je dirais même que, si l'on parvenait à cet équilibre, les hommes et même les nations pourraient interagir plus facilement. A travers la musique, il est possible de nous exprimer librement et d'entendre les préoccupations de l'autre. Je suis convaincu que les destinées des Palestiniens et des Israéliens sont indissociablement liées. Le bien-être, la dignité et le bonheur de l'un doivent 24 être ceux de l'autre, c'est inévitable. C'est

malheureusement loin d'être le cas dans le Moyen-Orient actuel. Tout progrès dans le conflit israélo-palestinien exige que les deux parties se parlent et s'écoutent, avec sensibilité et attention. On a souvent admiré mes initiatives, en faisant allusion à une certaine naïveté de ma part. 25 je me demande s'il n'est pas encore plus naïf de compter sur une solution militaire qui n'a pas fonctionné depuis soixante ans.»

Faut-il supprimer le bac, oui ou non?



(1) Deux cents ans. Un âge canonique. Notre bon vieux baccalauréat fête cette année son bicentenaire. Une éternité. Mais ce diplôme créé par Napoléon au début du 19^e siècle, est-il encore vraiment utile? Chaque année, il resurgit avec ses figures imposées: révisions express, grand-messe des épreuves, attente fiévreuse des résultats... Et tous les ans, en juin, les parents tremblent sous l'angoisse. Les candidats aussi. Encore convaincus qu'ils jouent là leur avenir. «Passe ton bac d'abord»: le titre du film de Maurice Pialat, sorti en 1978, représente toujours le dogme parental absolu. Hors le bac, pas de salut!

(2) Or, depuis quelques années, la réputation du bac bat de l'aile. L'examen phare de l'Hexagone n'est plus, pour certains, qu'un vulgaire bout de papier. Premier grief: le bac est de moins en moins sélectif. Pendant plus d'un siècle, les bacheliers n'étaient qu'une poignée de privilégiés, l'élite de l'élite de notre pays: moins de 3% de reçus en 1936. Soixante-dix ans plus tard, en 2007, ils sont 83,3%. Chiffre

record. Faut-il voir là une grande victoire de l'Education nationale? Les élèves d'il y a quelques ans seraient-ils miraculeusement devenus des cracks? Ou bien le niveau exigé aujourd'hui ne cesse-t-il de baisser?

(3) Il y a sans doute un peu de toutes ces raisons. Il y a aussi un autre motif, plus officiel: le nombre de bacheliers correspond tout bonnement à une politique de quotas. C'est-à-dire que le ministère fixe l'objectif de 80% de reçus. Pour y réussir, les correcteurs sont invités à de petits accommodements pour relever de quelques points les notes sur les copies.

(4) Alors, à quoi sert le bac? Le bac, simple ticket d'entrée à l'université? Pas pour tout le monde en tout cas. Dans les milieux modestes, il est encore perçu comme un passeport permettant de sortir de son quartier, de sa ville, voire du département.

(5) En fait, le grand reproche des anti-bac vient de loin. Des années 1980. Quand la gauche rêvait d'un bac pour tous. Conséquence: on a laissé l'université accueillir des milliers d'étudiants

trop faibles. Dououreux constat: En France, 60% des étudiants échouent en première année à l'université. «Le prétendu sésame, ce passeport automatique pour la fac, est une mystification. Pis: les bons et les moins bons élèves se retrouvent ensemble. Et logiquement le niveau de la fac baisse lui aussi.»

(6) Autre reproche fait au bac. Il coûte trop cher. Il faut payer 100 000 correcteurs, des bataillons de profs qui élaborent 4 000 sujets différents. Coût total de l'organisation de l'examen: entre 200 et 280 millions d'euros. Sans oublier l'impact sur les emplois du temps. En période d'examen, les lycées ne font plus cours. Le bac, grand perturbateur? Pour les agendas, mais aussi pour la pédagogie. Depuis la classe de sixième, tout tourne autour du bac. Au lieu de prendre le temps de bien préparer l'orientation des élèves, de développer leur imagination, leur réflexion, leur autonomie, on préfère bachoter pour préparer des épreuves écrites. A partir de la classe de seconde, «l'obsession bac» grandit. Tout ce qui n'est pas utile à la réussite dans les matières imposées à l'examen devient une perte de temps.

(7) Surprise: les lycéens dans leur grande majorité, ne veulent pas qu'on déboulonne la statue. Le diplôme est à l'école ce que la tour Eiffel est à Paris. Touche pas à mon bac. «Avec lui, on ne va peut-être pas loin, admet Florian, élève de terminale S à Paris. Mais sans lui on ne va nulle part.» Lauriane, une élève de troisième à Evry, elle, y voit «la fin d'un cycle et le début d'un autre». Une épreuve initiatique qui marque l'entrée dans la vie adulte. Le bac permet à toute une génération de vivre une expérience collective. Les profs eux aussi en ont besoin. Selon eux, il est le dernier rempart contre l'inégalité. «Si le bac disparaît, la valeur des élèves ne dépendra plus que de la réputation du lycée d'où ils viennent. Et cela on n'en veut pas.»

(8) Alors comment toucher à l'institution, malgré tant de défauts? Simplifier l'examen? Ou bien le remplacer par un certificat de fin d'études, délivré par chaque établissement au vu des notes de l'année? Une vraie révolution. Les lycées désormais seuls maîtres à bord? L'idée fait encore peur. En tout cas, supprimer le bac serait une formidable économie pour le ministère de l'Education nationale.

«La télévision crée encore du lien social»

Zapping, multitasking... Aujourd'hui, chacun se fait son programme personnel sur son écran personnel. Mais que partagent les téléspectateurs les uns avec les autres? Interview avec Denis Muzet, sociologue spécialiste des médias.



(1) Phosphore: Comment la télévision a-t-elle évolué au sein de notre société?

Denis Muzet: Autrefois, la famille se retrouvait devant le petit écran le soir. On partageait moins un programme qu'une expérience familiale. Ce qui était important, c'était le vécu collectif, la participation de chacun. Cela provoquait des discussions pendant le programme, mais aussi après. On partageait tous les mêmes héros, les mêmes histoires. Ce phénomène a volé en éclats: les audiences sont désormais éparpillées entre une multitude de canaux, de programmes, d'appareils de réception. Il existe cependant toujours des programmes qui réunissent des audiences très larges. La télévision crée encore du lien social autour d'un grand événement sportif ou d'actualité.

(2) La télévision remplit donc encore un rôle social...

Disons que des émissions telles que *Star Academy* ou *Nouvelle Star* entraînent plus d'échanges que d'autres programmes. Elles fédèrent des âges, des catégories sociales différentes. Cela peut être vrai aussi pour les programmes d'actualité. Lors des attentats du 11 septembre 2001, j'ai regardé les informations avec mes enfants et on en a beaucoup discuté. La télé n'est pas un spectacle que l'on consomme comme une vidéo que l'on voit seul sur Internet. Ces expériences forgent le collectif, créent des valeurs du fait que les gens prennent position. Cela a un effet miroir et ça nourrit les échanges dans la société. Et, lorsque l'on ne partage pas ces échanges parce qu'on n'a pas vu ce programme, on a l'impression d'être en dehors de la société.

(3) La publicité a-t-elle eu une influence sur les programmes?

Une chaîne utilise les programmes pour accrocher le public, afin qu'il regarde la publicité, car celle-ci est sa principale ressource financière. La publicité a donc une force contraignante sur les contenus. Par conséquent, impossible de programmer la même chose en prime time ou dans l'après-midi, puisque le public n'est pas le même et qu'on ne lui vend pas la même chose. Mais la pub a une autre influence: elle a imposé son rythme et

son style aux programmes. Prenons
60 l'exemple des magazines d'informa-
tion: les plans sont très courts, les
«personnages» sont stéréotypés, y
compris dans les journaux télévisés.

**(4) Le comportement des téléspecta-
65 teurs a-t-il évolué?**

On a vu apparaître le «multitas-
king»: le fait d'être en même temps
connecté à deux médias ou plus, par
exemple la télévision et Internet. Une
70 enquête menée aux Etats-Unis sur la
pratique croissante du «multitâche»
chez les jeunes révèle que c'est un
moyen pour eux d'éviter l'ennui. De
nos jours, on se lasse rapidement. C'est
75 aussi ce qui a imposé une certaine
écriture télévisuelle. On part du prin-
cipe qu'à chaque seconde, un téléspec-
tateur peut s'en aller. On va donc sur-
valoriser les effets, l'émotion, le spec-
80 taculaire, le drame, etc.

**(5) Le spectateur se méfie-t-il
davantage des images?**

Aujourd'hui, la culture de l'image
est plus vaste. On ne se fait pas facile-
85 ment piéger. Toutefois, le téléspecta-
teur alterne, des phases d'hypervigi-
lance et des phases d'abandon pendant
lesquelles il se sent manipulé. Cela crée
un rapport à l'écran très particulier,
90 fait de croyance et de suspicion. En
2001, le public a cru, en regardant *Loft
Story*, qu'il allait avoir accès à la vérité
des êtres. Et puis il s'est rendu compte
que cette vérité n'était qu'apparence,
95 qu'il y avait surjeu, manipulation. La
télé-réalité a évolué et met en scène
désormais ce décalage. Le
téléspectateur se demande: «Est-ce du
lard ou du cochon, la vérité ou un
100 mensonge?» Même en regardant le
journal télévisé.

Fouilleurs de poubelles

Ils ne sont pas à la rue. Ils ont juste de très petits salaires. Et pour eux, même s'alimenter devient un luxe.



(1) Deux fois par semaine, Annie, 72 ans, ancienne secrétaire à la retraite, «fait son marché» place Monge, à Paris. Elle arrive quand les marchands remballent et récupèrent ce qui traîne dans les cartons. Ce matin, elle a trouvé des artichauts et plusieurs barquettes de fraises qui finiront en confiture. «Ce n'est pas avec ce que j'ai dans mon porte-monnaie, dit en souriant cette femme distinguée, que je pourrais m'acheter les cinq fruits et légumes que recommandent les nutritionnistes.» Olivier, 42 ans, père célibataire d'un enfant, a ses habitudes au Champion de l'avenue du Maréchal-Leclerc. Avec une dizaine de personnes, il attend chaque soir la sortie des poubelles.

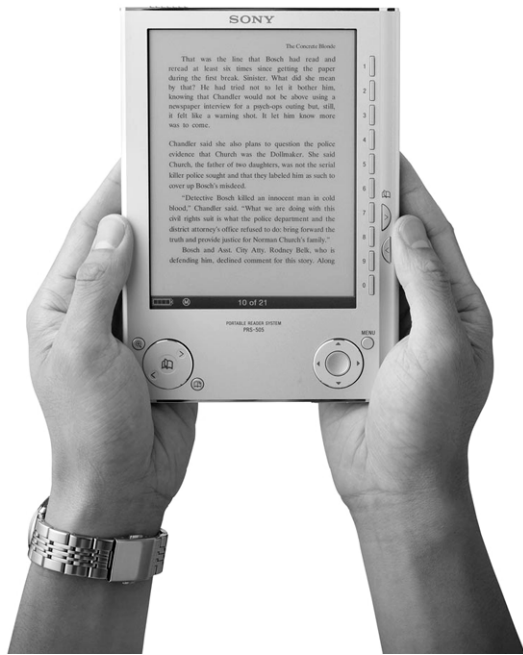
(2) Combien sont-ils à se nourrir ainsi? Mystère. Récemment médiatisés, ces «fouilleurs de poubelles» mettent mal à l'aise à la fois les pouvoirs publics et les grandes enseignes. Le don des invendus à des associations a déjà été mis en place par pratiquement tous les magasins. Pourtant, de grands groupes, tel Monoprix, ne semblent pas appliquer cette politique.

«Beaucoup de nos magasins sont équipés de compresseurs qui détruisent les marchandises à jeter, dit un membre du service de presse de Monoprix. Et «il arrive que certains produits consommables qui ont un problème d'étiquetage soient arrosés d'eau de Javel.» La société Carrefour Hypermarchés travaille en revanche depuis 1996 avec les banques alimentaires. «Nous nous sommes engagés à leur fournir des produits consommables au minimum dans les 48 heures qui suivent, explique Hélène Guerreiro, directrice de la solidarité chez Carrefour. Ce qui laisse le temps de les distribuer.»

(3) Indisposée par l'allongement des queues devant ses magasins à la sortie des poubelles et sollicitée par des employés choqués par cette situation, la direction des Boulangerie Paul s'est décidée à généraliser l'expérience tentée depuis octobre dernier dans une de ses boutiques de Limoges. «Le Secours Populaire récupérera bientôt la totalité de nos invendus, dit le PDG Maxime Holder. Mais ces accords dépendent trop souvent de la bonne volonté des directeurs de magasin plutôt que d'un plan à l'échelle nationale.» Beaucoup de commerçants ne savent pas qu'ils peuvent bénéficier d'une loi de finances sur le mécénat d'entreprise qui autorise à défiscaliser ces dons. Une information qui, mieux répandue, ferait certainement des concurrents.

Tekst 10

Lisez-vous l'e-book?



William Bourdon, avocat

Le délice que représente la relation tendre et physique avec le livre m'apparaît irremplaçable. Le feuilletter, l'arrêter, le reprendre suppose toute une gestuelle que l'e-book nous confisque. Perdre un livre et le retrouver provoque des sensations que l'e-book ne donnera jamais. Au fond, sa seule justification est de pouvoir consulter des ouvrages scientifiques, des textes de conférence, et de s'y promener. D'évidence, pour l'accès interactif et illimité à des savoirs techniques et universitaires, c'est pratique. Mais lire un recueil de poésies ou un roman dans un avion ou dans son lit est un

autre voyage qui laisse intacte la magie du livre.

Laurent Laffont, directeur éditorial

Je m'en sers juste pour charger les innombrables fichiers numériques que nous envoient agents et éditeurs anglosaxons. Cela me permet d'avoir un car-table plus léger quand je rentre chez moi et d'avoir une bonne conscience écolo. Mais je n'ai toujours pas basculé dans cet autre monde: pas agréable à lire et pas assez souple à l'usage. Peut-être y arriverai-je très progressivement.

Gilles Jacob, président du Festival de Cannes

J'utiliserai certainement l'e-book de plusieurs manières: en voyage, en vacances, on ne sait pas toujours quel livre emmener et, si l'on se trompe, on est mal. Avec l'e-book, l'erreur devient impossible puisque j'aurai sous la main tout Flaubert, Stendhal, Maupassant, etc. J'aurai aussi des photos numériques en abondance, car, à la campagne, rien de meilleur, confortablement assis, le dos tourné au jardin, que de contempler des scènes citadines de mes idoles. Enfin, quand je voudrai lire, la nuit, sans déranger ma femme, j'utiliserai la rétro-lumière sous mes draps.